



11 Juillet 2021
15° dimanche



1° lecture du livre du prophète Amos (7, 12-15)

En ces jours-là, Amazias, prêtre de Béthel, dit au prophète Amos : ‘Toi, le voyant, va-t’en d’ici, fuis au pays de Juda ; c’est là-bas que tu pourras gagner ta vie en faisant ton métier de prophète. Mais ici, à Béthel, arrête de prophétiser ; car c’est un sanctuaire royal, un temple du royaume’. Amos répondit à Amazias : ‘Je n’étais pas prophète ni fils de prophète ; j’étais bouvier, et je soignais les sycomores. Mais le Seigneur m’a saisi quand j’étais derrière le troupeau, et c’est lui qui m’a dit : Va, tu seras prophète pour mon peuple Israël.’

L’œuvre d’Amos fait partie des livres des douze « petits » prophètes. Cet homme est le plus ancien prophète biblique dont les actes et les paroles furent l’objet d’un recueil particulier. Avant lui, des prophètes dont parlent certains livres étaient intervenus, mais Amos ouvre une nouvelle lignée, celles des prophètes dont on a conservé l’écho direct de leurs interventions dans des livres qui portent leur nom.

Ces recueils ne sont pas habituellement l’œuvre des prophètes eux-mêmes, mais de leurs disciples. Cependant certains passages, spécialement ceux où ils parlent à la 1° personne du singulier, peuvent sortir de leur plume, telles les cinq visions d’Amos aux chapitres 7, 8 et 9.

Amos, en hébreu tire sa racine du verbe ‘porter’. C’est la forme abrégée du nom Amos-ya : [celui que] le Seigneur (Ya) a porté. L’homme est un Judéen, éleveur de bétail, résidant à Téqoa, un petit bourg proche de Bethléem.

Le ministère d’Amos précède d’une dizaine d’années, celui du prophète Osée. Son intervention se situe dans le deuxième quart du VIII° s. av. J.-C., marqué par le règne illustre de Jéroboam II en Israël (Royaume du nord) et celui d’Ozias en Juda (Royaume du Sud, ayant Jérusalem comme capitale). A l’époque toute cour royale avait ses « prophètes », payés pour louer la grandeur du roi et justifier sa politique aux yeux de tous.

Quel est le contexte historique au temps d’Amos ? Le Royaume du Nord (d’Israël) connaît un temps de répit, dû au déclin de la Syrie voisine, victime de l’expansion de l’Assyrie. Jéroboam II a récupéré les terres d’au-delà du Jourdain, habitées par des tribus israélites. Cette victoire éveille des rêves de grandeur. La tranquillité semble enfin assurée, alors qu’une menace mortelle plane sur Israël : Les armées assyriennes s’approchent de la Palestine !

Mais à Samarie, la capitale, le luxe des parvenus s’étale et fleurit. L’ancienne solidarité entre « frères », a fait place à l’exploitation des indigents par les plus fortunés. Au niveau religieux, le culte se déploie en cérémonies splendides dont tout le monde est fier, mais à l’égard duquel Amos va se montrer très sévère.

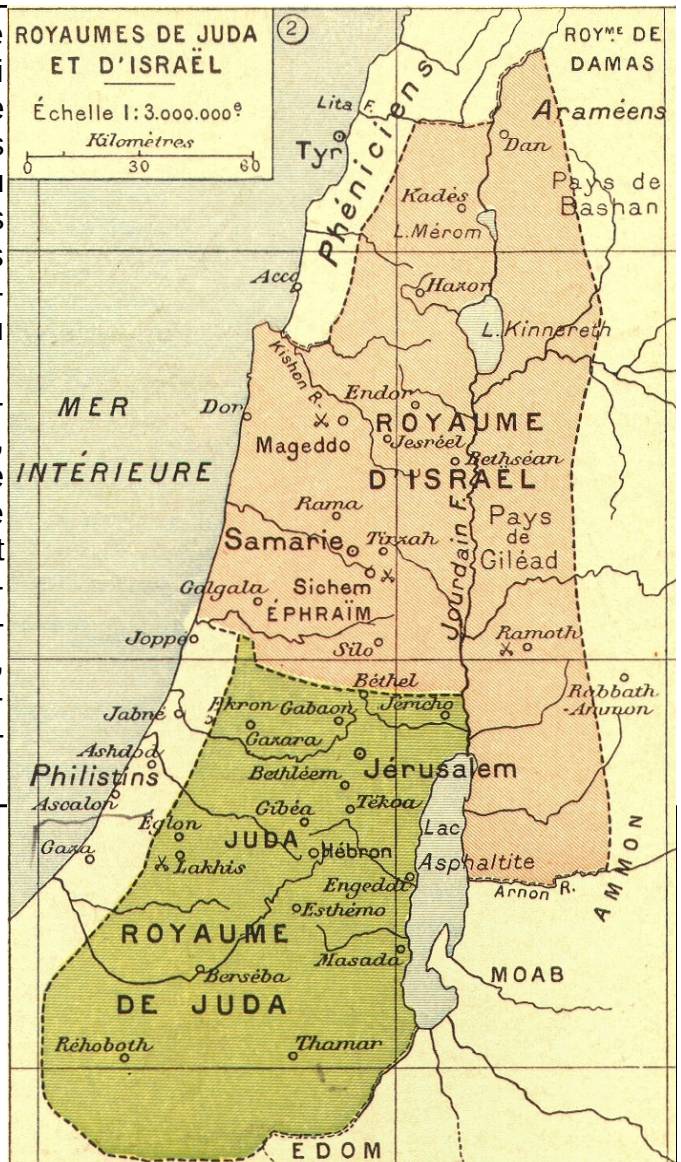
Il prophétise sans doute à Bethel, le principal sanctuaire du Nord, édifié pour rivaliser avec celui de Jérusalem, cependant certains messages pourraient avoir été prononcés dans la capitale, Samarie. Mais, à l’inverse des autres prophètes, son ministère fut de très courte durée, quelques mois à peine, car il a été interrompu par le prêtre de Béthel qui dénonça Amos au roi (7,10-12) et l’expulsa (notre texte). C’est peut-être pour s’opposer à cette interdiction que ses visions et oracles furent écrits pour les faire connaître car il annonce la fin prochaine du Royaume du Nord.

Il n'est pas mauvais de compulsier une carte pour situer les deux anciens Royaumes. Ce qui est surprenant, c'est qu'après l'Exil, c'est toute la Palestine que l'on nomma « Israël » (alors que ce nom n'était attribué qu'au Royaume du Nord, mais c'est la religion du Sud (celle des Juifs) qui prévalut, même si les Samaritains continuèrent à garder leurs écrits, correspondant à la Thora juive (les 5 premiers livres ou Pentateuque).

Le Royaume d'Israël avait en fait deux sanctuaires principaux : un à l'extrême nord, à Dan, un à l'extrême sud, à Bethel, la frontière avec le Royaume de Juda, à 15 km de Jérusalem. Ce dernier bénéficiait du souvenir de Jacob : c'est là que le Patriarche avait eu le songe mémorable de l'échelle reliant le ciel à la terre. (Beth-El = maison-Dieu) ! Ces deux sanctuaires, avaient chacun un taureau, image orientale traditionnelle de la divinité : « El », que nous traduisons par « Dieu ».

Quoique d'origine campagnarde, Amos n'est pas défini comme un simple « berger » ou « bouvier » (comme dans notre texte), mais comme un « éleveur » (1,1). Cet homme, en plus, n'est pas un illettré ou un inculte. Il médite sur les événements qui marquent la vie de son pays (le Royaume de Juda, au sud) mais aussi des peuples voisins. Il est très à l'écoute, ce qui lui permettra de pressentir la menace de l'Assyrie qui détruira Samarie en 721/722 av. J-C.

Amos a eu une « bonne éducation », car il ne néglige pas les formes du langage, use des subtilités de la sagesse et de la liturgie ; on trouve parfois des élans lyriques ; il sait jouer avec les mots et manier l'ironie. Sa langue frappe par sa sobriété : pour délivrer son message, quelques mots suffisent, rapides comme la foudre, destructeurs d'illusions. Ses dons littéraires sont manifestes.



Évangile selon saint Marc (6,7-13)

En ce temps-là, Jésus appela les Douze ; alors il commença à les envoyer en mission deux par deux. Il leur donnait autorité sur les esprits impurs, et il leur prescrivit de ne rien prendre pour la route, mais seulement un bâton ; pas de pain, pas de sac, pas de pièces de monnaie dans leur ceinture. « Mettez des sandales, ne prenez pas de tunique de rechange. » Il leur disait encore : « Quand vous avez trouvé l'hospitalité dans une maison, restez-y jusqu'à votre départ. Si, dans une localité, on refuse de vous accueillir et de vous écouter, partez et secouez la poussière de vos pieds : ce sera pour eux un témoignage. » Ils partirent, et proclamèrent qu'il fallait se convertir. Ils expulsaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d'huile à de nombreux malades, et les guérissaient.

Avec l'appel des Douze, en 3,13-19, ce passage sert d'inclusion à des récits de miracles qui forment la 2^e partie de l'Évangile. Ce récit clôt cette partie. Formés au ministère de Jésus, les Douze sont désormais en mesure de le reproduire. La tâche qui leur est confiée est calquée sur l'activité du Maître, décrite dans les chapitres précédents : itinérance, exorcismes, appel à la conversion, guérisons. Il n'y a pas mieux pour dire aux missionnaires chrétiens quelle est leur mission. Mt et Lc s'inspireront de Mc, y ajoutant des paroles que Mc a volontairement négligées, mais qu'ils ont trouvées dans ce fameux recueil perdu, nommé « Q » (de Quelle, en Allemand = Source > document source des paroles de Jésus).

Si la tradition primitive semble attester que les premiers missionnaires devaient se déplacer dans le dépouillement le plus complet, sans bâton, sans souliers, sans provisions, sans argent et vêtus d'une seule tunique, pour Mc, la pauvreté et l'humilité ont des limites : celle de la progression la plus rapide du message. Pour cela, il leur ajoute des sandales afin de faciliter leur marche et un bâton pour se défendre contre certaines attaques. Mt et Lc ont rétabli les exigences premières que relatait le document « Source ». Car pour eux, il ne s'agit pas d'un texte destiné à guider l'activité missionnaire, comme dans Mc, mais une simple évocation du glorieux passé de l'entreprise de diffusion de l'Évangile, écrit Etienne Trocmé.

Des précisions sont ensuite données : vivre chez l'habitant, dans une seule famille pour ne pas s'ancrer dans un lieu. Si l'hospitalité est refusée, ou si le message est rejeté, les missionnaires doivent partir en secouant la poussière qui colle à leurs pieds. Ce geste symbolique signifie que le terre de cette localité est habitée par des esprits mauvais !

Dans ce passage, écrit Jacques Hervieux, Mc semble utiliser un petit manuel du parfait missionnaire. Le style, heurté et décousu, suggère le réemploi d'une tradition plus ancienne qui a été un peu améliorée.

Quant au fait de les envoyer « deux par deux », il y a bien un fondement biblique qui veut que tout témoignage, pour être reçu, doit être donné par deux personnes au minimum. Mais cela signifie aussi que les missionnaires ne devront pas travailler seuls, mais en équipe. Cette pratique a été suivie à la lettre par les premiers chrétiens. Ainsi, dans les Actes, les missionnaires cheminent toujours deux par deux : Pierre et Jean, Paul et Barnabé, Jude et Silas, etc. Une de leur tâche est d'expulser les démons. Car c'est le signe qui atteste le plus la victoire de Dieu sur le Mal, le signe qui manifeste que le Royaume est là.

Ce discours d'envoi en mission peut nous paraître bien archaïque dans sa forme, car il est marqué par le temps qui l'a vu naître : les usages rustiques de l'Antiquité. Mais ils gardent une actualité, termine J. Hervieux : la Bonne nouvelle doit toujours être portée avec mobilité et avec des moyens pauvres. Offerte gratuitement, elle fait appel au libre accueil des consciences. Elle doit manifester en actes la victoire de Dieu sur les esprits maléfiques.

Quant à Michel Hubaut, il écrit que le fait que l'envoyé ne doive rien emporter, ni pain, ni sac, ni monnaie cachée dans sa ceinture, la mention de cette dernière, avec le bâton et les sandales, décrit en fait la tenue du pèlerin qui monte au Temple de Jérusalem pour y célébrer la Pâque, selon le texte d'Exode 12,11. Mais ici, pour les missionnaires de l'ère chrétienne, le pèlerin prend la route de Galilée, le pays des païens, le lieu où le Ressuscité les précèdera, comme cela sera précisé en Mc 14,28.

Par cette discrète allusion à la tenue du pèlerin, Mc fait de la mission un acte quasi liturgique, une véritable action pour honorer Dieu. Cette idée avait été déjà donnée par Paul : « ... Dieu... à qui je rends un véritable culte spirituel en annonçant l'Évangile de son Fils. » (Rm 1,9) ou encore « Dieu m'a fait la grâce d'être un officiant du Christ Jésus auprès des païens, prêtre de l'Évangile de Dieu... » (Rm 15,16).

Dans ce récit, Mc semble davantage insister sur le refus que sur l'accueil. Par cette insistance, il veut sans doute conforter ses frères en leur montrant que c'était prévu au programme !

Mc énumère ici certaines consignes. Il en garde d'autres qu'il intégrera plus loin, aux portes de la Passion, car elles abordent le thème de la persécution : *On vous livrera aux tribunaux et aux synagogues, vous serez roués de coups, vous comparâtes devant des gouverneurs et des rois à cause de moi Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant ; les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront condamner à mort. Vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. (13,9 ...).*

Les directives qu'il retient ici, mettent l'accent sur une certaine forme de dépouillement. Le plus important, pour être missionnaire de l'Évangile, n'est pas leur bagage intellectuel ou matériel, mais leur confiance en Dieu et en la puissance de vie que Jésus leur confie. Leur mission n'est pas une entreprise humaine où tout est programmé d'avance, mais une aventure, celle de la foi.

Homélie pour le 15^e dimanche (le 11/07, 9h30 : Luc sur Orbieu)

Le texte que nous lisons a été écrit pour servir d'acte fondateur de la mission chrétienne d'annoncer la Bonne Nouvelle, puisqu'il fait remonter cette mission à l'époque de Jésus. C'est en ce sens que Marc lui fait dire : « *N'emportez rien pour la route, si ce n'est un bâton ; n'ayez ni pain, ni sac, ni pièces de monnaie dans la ceinture, mettez des sandales, ne prenez pas de tunique de rechange.* »

Cependant, depuis presque 2000 ans, le monde a bien changé, et pratiquer à la lettre ces paroles, semble difficile à envisager, de nos jours, tant les moyens de communication sont divers, et les modes de déplacement, variés. Il nous faut donc passer à un second niveau de lecture, pour que la Parole de Dieu nous rejoigne aujourd'hui, à travers ce récit.

Nous pouvons ainsi remarquer, dans un premier temps, qu'au milieu de ces recommandations pressantes, il y en a deux qui ne sont pas « négatives » : emporter « *un bâton* » et mettre « *des sandales* ». Nous avons là, deux éléments importants, sinon essentiels, pour comprendre comment être témoins du message de l'Évangile, aujourd'hui. Un bâton ? Quelle est la symbolique du bâton. Étymologiquement, « bâton » vient du bas latin « *bastare* » : porter.

Dès les origines humaines, il servait à porter des coups pour se défendre, mais aussi à porter le feu sous forme de torche. Plus tard il deviendra symbole du port d'une autorité : bâton de maréchal, crosse du pasteur, sceptre royal, bâton du Garde des Sceaux, ... on parlera aussi du Bâtonnier de Justice. A la fois arme, outil, instrument et symbole de pouvoir, le bâton est donc l'un des plus anciens attributs humains. Il est aussi symbole de la force et de la communication avec le divin, on pense au bâton du magicien ! La Bible entre dans toute cette symbolique avec le célèbre bâton de Moïse ! La tradition juive dit même que cet instrument est l'un des dix objets créés avant les commencements du monde. Il est symbole de l'autorité divine transmise à Adam pour aboutir entre les mains de Moïse. Il représente la foi donnée par Dieu.

Voilà qui éclaire le sens de ce bâton qui doit accompagner tous les missionnaires chrétiens : c'est la foi. Tout envoyé s'appuie sur la foi, elle est sa force pour avancer, pour témoigner, pour traverser les épreuves qui surgissent sur son chemin.

Passons au symbole des sandales. Là aussi, depuis fort longtemps, parce qu'elles permettent de bien marcher, d'avancer sans peine, les sandales sont liées à la liberté. Ainsi les esclaves n'avaient pas de sandales mais devaient nouer les lacets de celles de leurs maîtres. Quant aux « *va-nu-pieds* », ils étaient déconsidérés.

Porter des sandales est un signe d'autorité, de dignité, invitant au respect : dans la parabole de l'enfant prodigue, le père fait mettre des sandales à son fils revenu, pour signifier qu'il retrouve sa liberté et sa dignité humaine. Tout disciple doit donc être un homme, une femme, libre. Liberté intérieure qui révèle un décentrement de soi, une disponibilité à Dieu et donc une écoute de l'autre.

Bâton et sandales, foi et liberté, nous révèlent les points phares qui permettent de discerner le véritable envoyé de Dieu. Cependant, il faut y ajouter aussi ce qu'évoquent les éléments du texte, qui expriment un « manque » : la pauvreté. Car, une certaine pauvreté matérielle est indispensable pour ne pas s'appuyer sur l'Argent, mais sur Dieu, pour ne pas « s'embourgeoiser », s'installer dans un trop grand confort. Mais aussi pauvreté intérieure (humilité) qui découle d'une authentique expérience spirituelle. Car il est important de se connaître, de savoir ses limites, pour ne pas s'enorgueillir ou se prendre pour ce que l'on n'est pas.

On le voit donc, ce texte est toujours d'actualité. Foi, liberté et pauvreté sont les trois pieds du tabouret qui « assoit » tout véritable missionnaire. Nous avons tous à grandir sur ce chemin, pour témoigner de Dieu, dit autrement : pour témoigner de l'amour authentique que les évangiles habillent avec l'expression « *Royaume de Dieu* », mais qui n'est autre, en vérité, que la manifestation de Dieu.